

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 16 (1878)

Heft: 49 [i.e. 50]

Artikel: Onna tsasse âo seinliâo

Autor: [s.n.]

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-184924>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE CONTEUR VAUDOIS

nière dont on distribuait la nourriture aux volatiles, ils s'imaginèrent qu'on ne leur donnait à manger qu'à de longs intervalles et en quantité insuffisante. Aussi Favey se tournant vers Grognuz lui dit : *Cein fâ pedî de vaire cllia pouré bîté... dis vâi biau-fraré, s'on no rachenâvé dinse quand n'ein bin sâi !*

« A présent, mossieu, y a assez longtemps qu'on vous cherche, me dit Grognuz, en m'appliquant sa large main sur l'épaule, je pense qu'on va passer la journée ensemble. Faites-nous voir quelque chose d'intéressant, de joli, qu'on puisse au moins dire qu'on a bien vu Paris. »

Je me résignai, et nous nous mêmes en route. En approchant de Neuilly, je fis comprendre à Grognuz qu'il n'était guère possible d'entrer en ville avec son chapeau, sans courir le risque de passer pour un marchand d'épingles. Nous nous arrêtâmes alors chez un chapelier qui lui fit essayer un tube à fond élevé, et à bords très étroits.

— Combien vendez-vous ça ?

— Vingt francs.

— Vingt francs ! tonnerre ! Jamais je n'ai payé plus de douze à Echallens... Dites-voilà, comme j'en ai encore un à la maison qui est tout bon, vous n'en auriez par hasard pas un de défraîchi à me prêter pour quelques jours... en payant. On vous renverra ça par une occasion.

Je ne fais pas ce genre d'opération, dit le chapelier.

J'étais sur les charbons, et je me hâtai de faire boucler le marché. Grognuz paya 20 francs, et, jetant un dernier regard sur son ancienne coiffure : « Il faut au moins prendre les épingles, fit-il, ça peut toujours servir. »

Quand je le vis ainsi coiffé, quand je vis ce chapeau au poil lustré et brillant sur sa tête crépue, et faisant un saisissant contraste avec son nez tournant au rouge carmin, et sa barbe de cinq jours, je ressentis, je l'avoue, de singulières angoisses en songeant au reste de la journée. Ce chapeau me faisait l'impression d'un coq tout neuf, tout fraîchement doré, posé sur la pointe d'un vieux clocher.

« Té va pardieu bin, disait Favey, mā topardâi lè on pou hiaut. »

De son côté, Favey portait une espèce de jaquette qui avait oublié de grossir avec lui et dont les revers s'ouvraient démesurément, tandis que les pans, devenus trop courts, laissaient à découvert ce qu'ils avaient abrité jadis.

Cela dit, on conviendra que malgré toutes les attentions qu'on doit à des compatriotes à l'étranger, je ne pouvais guère les promener, en plein soleil, sur les boulevards, dans les jardins des Tuilleries, ou dans les galeries du Louvre.

Je pris donc le parti de conduire mes deux compagnons aux *Halles centrales*, qu'ils n'avaient pas encore visitées, et de faire le trajet en omnibus. Mettant sans cesse le nez à la portière, Grognuz faisait de nombreuses réflexions sur ce qui passait devant ses yeux, et me mettait quelques fois dans

un singulier embarras :

« Eh ! que c'est beau !..... Quand on voit tout ça..... C'est le syndic de Paris qui doit avoir de l'ouvrage. »

Et plus loin : « Expliquez-nous voir ce que c'est que tous ces gaillards qui *bouaîlent* dans les rues, qu'on n'y comprend pas un mot, » me dit-il à la vue des marchands d'habits, de légumes et autres produits, qui crient dès l'aube dans tous les quartiers de la grande cité.

Je fis comprendre à Grognuz que tous ces marchands avaient chacun un cri particulier pour annoncer leur état ou débiter leur marchandise, et qu'il existait même dans le quartier des Epinettes, situé à l'une des extrémités de Paris, un cabaret où ces gens, constitués en une sorte d'association, se réunissent tous les dimanches pour discuter les modifications à apporter aux *cris parisiens*, dans leurs différentes intonations. Une salle spéciale est destinée aux cours pour les élèves, où les professeurs enseignent l'art de moduler les cris traditionnels des petites industries du macadam.

Il y avait à peine dix minutes que nous étions montés dans notre véhicule, que nous vîmes un gros marchand de vin, assis auprès de Favey, s'affaisser subitement sur lui-même et ne donner plus aucun signe de vie. Il venait d'être frappé d'une attaque d'apoplexie foudroyante. On le transporta à la hâte dans la pharmacie voisine, mais tous les secours furent inutiles : ce n'était plus qu'un cadavre. Ce triste incident retarda notre course de vingt minutes au moins, ce qui parut contrarier assez vivement l'ami Grognuz, qui s'écria devant toute l'assistance : « Vous avouerez, Messieurs, que c'est bien ennuyeux... il me semble que quand on est sujet à des accidents comme ça, on ne doit pas aller en omnibus. »

(A suivre.)

Onna tsasse ào seinlião.

Lè dzeins dè T..., ào pî dè la Douùlâ, poivont pas droumi du on part dè teimps dè cein qu'on seinlião vegnâi totè lè nés roudassi déveron lè mâisons, mémameint que rebouillivè dein lè courtis po sè repétrè dâi tchoux, dâi râvès et dâi z'abondancès que lè dzeins mettont dein dâi gros crâo po lè préservâ dâo dzalin tandi l'hivai, et po sè gardâ on pou dè pedance po lo sailli-frou, n'iavâi pas dè nâni : lo seinlião dévessâi ètré bas! Assebin on bio matin, senont lo coumon et partont ti po férè onna battiâ, mâ diabe la bête que viront cé dzo quie et s'ein revengiront sein trâo sè bragâ, po retornâ lô leindéman.

Dou fins tsachâo qu'aviont einviâ dè poâi derè que l'aviont tiâ la bête, partont dza devant dzo, tot solets, avoué on fallot et l'arrevont à 'na pliace, derrâi on bosson, iô la nâi étai troupenâie.

— « Arréta ! se fâ Bombu à Matollon, lo seinlião dâi pas ètré tant lliein, vouaiquie iô l'a dzitâ; clieinna-tê et met pi ta man quie, la nâi est onco tota tsauda ! »